



Christian Doumet

Lux Bar

(in *Paris et autres déambulations*,
Fata Morgana, 2017)

Les premières fois, je me suis demandé pourquoi Petr me donnait rendez-vous au *Lux Bar*. Un endroit sans charme, tout en longueur et malcommode à l'usager contraint de se rencogner pour laisser un passage aux allées et venues du garçon. L'*espresso* m'y a toujours paru sans relief, aqueux, trop cher en outre, et dépourvu de la nécessaire goutte de nuit qui, dans les établissements les plus simples, les plus austères, en fait un concentré de tragédie brûlante.

(*Espresso*, inséparable de la marche en ville. Pris au comptoir – on ne dit plus guère le zinc –, c'est à peine s'il suspend la déambulation. L'homme à demi courbé sur cette perle de feu – une tasse fatiguée –, il rencontre un instant, au plus intime de son corps, l'évidente âcreté du monde. Pour peu qu'il accepte de la recevoir comme l'hostie, sans y mêler rien qui l'édulcore, ni sucre, ni pensée, il touche alors à une forme de profondeur et de sublimité fugitives : la grâce pure d'un instant. Plus bref sera l'instant, plus grandiose la révélation. C'est à cette quintessence que l'Italie manifeste le mieux son essence catholique. Le « noisette » parisien n'est, comparé à cette leçon de ténèbres, qu'un sirop sulpicien.)

Je reviens au *Lux Bar*. Le patron, taciturne, peu avenant, m'y paraît en outre habité par l'obsession du lucre qui gâte la nonchalance requise. Bref, un tel choix, rapporté à la délicatesse de l'ami Petr, m'étonna d'abord. Vingt autres adresses m'auraient semblé préférables, mais des raisons de basse commodité, et comme toujours le souci un peu veule de ne pas contrarier, me conduisaient régulièrement à mi-pente de cette rue dont le *Lux Bar* occupe une encoignure.

Ponctuellement je retrouvais là le visage de Petr, son œil bleu, sa main osseuse tranchant dans des blocs de pensées précises. Je venais écouter les sombres éclats du tchèque perdus au fond de ses phrases impeccables, comme des claquements de porte en bout de ligne. Je humais la fumée de ses cigarillos.

Petr ne parlait ni de lui, ni de moi. C'est ce qui me plaisait dans sa conversation. Il apportait avec lui un certain bruit du présent qu'il déchiffrait en même temps qu'il le faisait entendre. Au fur et à mesure qu'il commentait les faits les plus menus (une affiche, le format du papier à lettre, un détail d'orthographe...), je voyais s'élever un peu mieux la « philosophie » du *Lux Bar*, et du même coup, la justification de notre présence dans ce recoin malcommode. Je compris que l'absence de tout caractère avait présidé à l'élection du lieu : le manque de charme y paraissait à Petr un charme suprême.

Il en allait ainsi, chez lui, de toute une morale de la déambulation : dans cette ville dont il avait fait son pré carré, seuls les phénomènes typiquement ordinaires retenaient son attention. À la moindre marque de prétention, il fulminait vaguement. La chose tombait

aussitôt dans l'indistinct. Il était devenu le commentateur passionné d'une orthodoxie enfouie, le plus souvent, sous une modernité oiseuse ; l'archéologue d'une civilisation urbaine authentique et largement éteinte. En matière de bistrot, notamment, son jugement était sans appel : la forme des tables (ronde, étroite), la sobriété du comptoir, le vert et l'or usés des tasses (« couleurs d'académie », disait-il), tout devait répondre à une décence dont il traquait les écarts. Sans amertume, cependant. Depuis longtemps, il s'était résigné à la marche désastreuse du monde, dont il avait connu la version communiste. Mais justement, à la pointe de l'iceberg occidental, dans le parage des derniers zincs débonnaires où de temps en temps tournoie sur elle-même la pièce jaune d'un pourboire (cette minuscule vrille, cette animation fugitive des choses quelconques faisaient partie de ses délectations), sa mission d'esthète prenait un sens.

C'est ainsi qu'au fil de nos rencontres m'est apparue plus clairement la véritable signification du syntagme *Lux Bar*. Dans un quartier aux ruelles plutôt sombres, ce repère de lumière prenait une allure avenante : le statut d'un phare à mi-hauteur de toute chose, placé là seulement pour signaler les prémices d'écueils sans doute plus redoutables, comme par extrême prévenance. Et de fait, à peine commençait-on à ressentir, rue Lepic, l'effort de l'ascension, que déjà la minuscule terrasse présentait ses chaises en rotin, son store, son ballon de rouge ou son petit noir. On pouvait bien, dans un tel cas, parler de *lux*, au double sens de faste et d'inutilité. Assis en retrait du trottoir, nul ne manquait, en y songeant, d'être ému par l'extrême attention d'une ville qui offrait ainsi un soulagement au moindre essoufflement. Mais au même instant lui apparaissaient aussi, pour peu qu'il persiste dans sa méditation, la surabondance de ce système de gargotes, cet embarras du choix, ces dilemmes de carrefour qui ne tendent qu'à faire du piéton assoiffé un éternel hésitant, et à l'introduire malgré lui aux nuances d'une sociologie opaque et vaine.

L'argument qui devrait cependant l'incliner à préférer le *Lux Bar* est donc de nature plus infime et plus intime : c'est l'absence d'un *e* à *lux*. Plutôt qu'un peu probable souvenir de la latinité, j'y verrais pour ma part une apocope anglicisante de *lux*. Une de ces habituelles misères linguistiques, en somme, qui deviennent touchantes par un mélange de modestie et de naïveté. C'est la modestie naïve d'un certain *lux* (ou *lux'*) qui intéressait Petr, j'en suis certain, bien qu'il n'en ait jamais parlé. Un maniérisme sans apprêt ; ou cette désinvolture qui réussit à convertir en suprême *lux* toute forme de pauvreté.

Christian Doumet est né en 1953. Professeur de littérature française à Paris-Sorbonne. Il a publié des récits, des livres de poèmes, des essais. Parmi ses derniers ouvrages : *Paris et autres déambulations* (Fata Morgana, 2016) ; *Aphorismes de la mort vive* (Fata Morgana, 2018) ; *L'Évanouissement du témoin* (Arléa, 2019).